

Être belge présente au moins un avantage politique. Dans la mesure où il n'est pas totalement sûr que le pays qu'on habite existe réellement, la connerie patriotarde y est rare. Être de plus bruxellois autorise un certain détachement vis-à-vis du terroir urbain. Bien sûr, Bruxelles abrite les Bruxellois, ne serait-ce que par respect envers la sémantique, mais c'est sans conviction que Bruxelles recouvre l'endroit où vivent les Bruxellois. Bruxelles est-elle une ville ? Elle en a l'aspect général, c'est indéniable : on y trouve des rues, des maisons, des abribus fabriqués par Decaux. Mais au-delà des apparences, la réalité ne peut être longtemps cachée à l'observateur : Bruxelles résiste résolument à toute tentative de se la représenter. Il existe certes des plans de Bruxelles — on peut tout dessiner —, mais ils ne nous sont d'aucune aide pour comprendre où on est, où on va, d'où l'on vient, et toutes ces sortes de choses métaphysiques que le citadin résout grâce à la carte mentale que sa ville a lentement gravée sous son occiput. Bruxelles est, je crois, la seule ville au monde où, dans le dialecte local, « architecte » est une insulte, « urbaniste » n'étant pas disponible à l'époque où fut créé le juron. Bruxelles est un espace, sans plus. Être bruxellois est de l'us, de la coutume ; ce n'est pas une situation. Ces deux machins entretiennent des rapports ambigus et flous. Je ne connais pas le Liban, sauf la guerre que je sais, mais je soupçonne un axe culturel Beyrouth-Bruxelles. Paris, elle, est une ville amusante au sud de Bruxelles, c'est-à-dire au centre du monde. J'en aime l'exotisme subtil. Ses habitants s'appellent les Parisiens, parce qu'ils vivent là, et qu'ailleurs ils n'habiteraient

pas Paris, et que Paris sera toujours Paris.

Nous étions donc, Belge et Libanais, en quête d'un petit troquet. Nous le trouvâmes sur un coin, parisien. Deux kawas sur le zinc, vite fait. Le Belge des deux fume du belge qu'entre ses doigts il roule. Ces clopes-là s'éteignent par lassitude et le cendrier en est un accessoire obligé. Plus reposoir qu'éteignoir. Il catapulte donc sa main vers une table, et la ramène munie du précieux outil qu'il pose à la distance qu'il sait être idoine à sa manie. « Pas de cendriers sur le zinc ! » lance alors le loufiat, avec une précipitation dénotant que mon manège vicieux avait été observé avec inquiétude.

— Ah bon ?

— Ouais, c'est l'hygiène, on ne peut pas mettre de cendriers sur le comptoir.

Je comprends alors subitement pourquoi le sol est jonché de mégots sous mes pieds. Je comprends également pourquoi il en est de même dans tous les bistrots parisiens : loin d'être la marque d'un laisser-aller, que je voyais alors avec une pointe de désapprobation, j'étais confronté à un trait culturel ignoré de moi. Fort logiquement je constate : « Intéressante coutume indigène. » Une remarque qu'apprécie mon compagnon levantin. Et tous deux nous partons alors dans une réflexion silencieuse sur ce peuple parisien, si pittoresque. Délices de l'ethnologie de terrain. Le patron veillait :

— Ce n'est pas une coutume, monsieur ! C'est la loi...

L'ethnologie est une discipline qui réclame le sens de la nuance. Mais comment peut-on être Persan ?